

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Écrire

Jacques Godbout

Volume 13, Number 4-5 (76-77), 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30690ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godbout, J. (1971). Écrire. *Liberté*, 13(4-5), 135–147.

Ecrire

Le Français qui naît à Lyon, ou l'Américain dont la mère a accouché dans un hôpital militaire de Norfolk, en Virginie, s'ils doivent un jour devenir écrivains, suivront en fait à peu près le même sentier littéraire, avec les détours culturels spécifiques nécessaires : une bourse d'étude pour l'Allemagne ou un séjour inoubliable sur les côtes californiennes.

A seize ans ils commenceront par imiter leurs aînés de préférence ceux qu'ils ne rencontrent pas au cours de littérature, favorisant parfois des écrivains secondaires — pour l'unique plaisir de la découverte ; à vingt ans ils attaqueront sur tous les fronts, publiant dans de petites maisons des recueils de poèmes ou de nouvelles, attaquant dans les revues et journaux les valeurs sûres qui leur font ombre, et s'ils ont du talent ou du mordant, ces valeurs sûres (Sartre ou Robbe-Grillet ou Mailer) se retourneront dans leur fauteuil pour leur décrocher un coup de patte, comme des chats menacés.

La cicatrice d'un bon coup de griffe, si l'on veut réussir à Paris, vaut bien l'Ecole normale. A New York ce sera une autre cocarde.

A trente ans le français de Lyon et l'américain de Norfolk, s'ils sont sérieux et ont du talent, moitié par bravade, moitié par conviction secrète, entreprendront la route la plus difficile : devenir l'écrivain qu'ils rêvaient d'être, dire mieux et plus que ce qui a été dit à ce jour, étonner l'univers avec le verbe, leur verbe, souffrir ou rire à la face du monde.

S'ils ont commencé à écrire dans une atmosphère de cocktail party ou de fumerie underground, ils termineront leur oeuvre dans une cathédrale oubliée, un village, une île. L'un et l'autre mourront écrivains et la société française, tout comme l'américaine regretteront le temps et l'espace que cette littérature aura créés à l'intérieur des frontières culturelles d'une géographie humaine qui n'en finit jamais de s'enrichir.

C'est que l'écrivain, dans un pays normal, y compris s'il est juif de naissance, se donne d'abord pour mission d'approfondir l'être, donc d'enrichir de significations l'aventure humaine, même quand il crie son désespoir ; *l'écrivain* dans un pays normal, si l'on me permet une tautologie, peut être *un écrivain*, toute sa vie, et jusque dans sa mort.

Et si cela est vrai du poète ou du romancier, cela l'est tout autant du cinéaste, du sculpteur, du musicien... *il est des pays où l'on peut être.*

Le Québec ne fait pas encore partie de ces nations normales, où l'on vole une banque parce que l'on veut vite dépenser de l'argent sans travailler ; le Québec est l'un de ces pays où l'on fait des hold-up par idéologie. Le pays noir, aux U.S.A., est de même, comme l'était l'Algérie avant l'indépendance...

Le Québec de plus ne sait pas même ce qu'est un écrivain : aussi l'un de ses poètes les plus importants, Claude Gauvreau, qui fut à la littérature d'ici ce que Breton était ailleurs, a été incinéré presque en cachette le samedi 10 juillet dernier (1971), devant quatre douzaines d'amis. Le même jour Samuel Bronfman, distilleur et millionnaire, faisait les manchettes, mourant à quatre-vingt ans d'une crise cardiaque. Le mécène Bronfman et le poète Gauvreau. Dans un pays normal on eût salué les deux. Au Québec seul le millionnaire eût droit à 40 secondes au téléjournal. Donc ce que tout jeune québécois devrait savoir s'il compte perdre un jour son pucelage artistique c'est qu'il en va autrement dans la vallée du Saint-Laurent que sur les rives de la Seine, du Bosphore, du Mississipi ou du Pô.

En 1960 je disais que le Québec était (on me l'a assez souvent cité, je peux bien maintenant m'offrir ce luxe) « une gare centrale où les gens de partout et les colis du monde en-

tier se croisent, mais où les trains partent à l'heure pour aller nulle part ». En 1970 la gare est toujours là. De temps à autre un chef de train audacieux empoigne le micro et annonce une voie, un voyage peut-être, les québécois détenteurs de billets se précipitent par les portes grillagées ! Mais l'on décommande le tout immédiatement : on a oublié d'attacher la locomotive ou bien il y a l'hiver qui s'en vient, et l'hiver vaut mieux rester dans la salle des pas perdus : c'est plus chaud puis à Noël on montera un grand sapin qu'on illuminera, on boira un peu, comme ça, ce sera plus gai, ça permettra d'attendre le printemps, l'été, octobre . . .

En fait, aujourd'hui, je reste persuadé que, vues de la gare québécoise, toutes nos voies ferrées, à quelques milles d'ici, sont coupées par un mur de pierres artificielles en couleur incrusté de morceaux de miroirs : le Mur des Lamentations du Québec (Inc.) ; et c'est ce mur qui empêche tout convoi de progresser.

Si vous tendez l'oreille, le vendredi soir, vers cinq heures et demi, vous entendez quand les fenêtres des tavernes sont ouvertes, la vraie mélopée québécoise . . . la *LAMENTATION* (comme un vent dans les feuilles de houblon . . .)

C'est un sculpteur distrait qui a martelé « *JE ME SOUVIENS* » sur les armoiries du Québec. Il devait écrire : « *JE ME LAMENTE* » . . . En fait le Québec radote, comme un vieux militaire, qui a perdu une jambe aux plaines d'Abraham ; il a mal à cette jambe perdue, il voudrait marcher comme tout le monde, il a cru aux miracles, à la revanche des berceaux, à l'Oratoire Saint-Joseph, il ne croit plus à rien, il se lamente, il radote, il a mal, ce n'est pas parce qu'il radote qu'il ne souffre pas, mais le monde entier le regarde et lui dit : « On le sait ! ça va ! il te manque une jambe, bon, ça pourrait être pire, tu as de bonnes béquilles en aluminium company of Canada, et si tu es gentil un oncle des Etats te payera une chaise roulante électrique . . . ferme ta gueule, le vieux, pis mange ta bouillie, quels chialeux ces Québécois ! »

Or c'est qu'une chaise roulante électrique, même chromée, même dotée d'un moteur GE, d'une boîte de vitesse GM et d'un phare Ford les meilleures idées, ne vaut pas une jam-

be. Donc le québécois continue de se lamenter dans la salle des pas perdus (où il cherche peut-être justement les pas qu'il n'a pas pu faire et comment courir avec une valise et des béquilles ?) (voir l'Illettré. No 3, Interview de Pierre Turgeon).

Ce que tout jeune québécois devrait savoir s'il compte perdre un jour son pucelage artistique et devenir écrivain, c'est qu'il dispose d'un grand *Mur des Lamentations* sur lequel il finira par écrire à la canette (canette de peinture sous pression ou canette de bière fraîche peu importe) :

QUÉBEC LIBRE !

Qu'il entreprenne une oeuvre de poète mystique ou d'auteur de roman policier, qu'il écrive pour la scène ou le cinéma, pour imiter Flaubert ou pénétrer au sein des Editions du Jour, le jeune Ecrivain québécois, un soir ou l'autre, se retrouvera face au Mur des Lamentations du Québec pour dire comme le vieux Charles De Gaulle sur le balcon de l'Hôtel de Ville de Montréal...

En effet De Gaulle, *Ecrivain*, savait qu'une seule phrase englobe le *fond* et la *forme* de toute la littérature québécoise:

« VIVE LE QUÉBEC LIBRE ! »

Une phrase sans sujet. C'est normal, puisque nous n'existons pas. Avec un complément d'objet direct cependant : *Québec*. Un adjectif qualificatif : *libre*.

Un verbe transitif vivre.

... Vivre au Québec *libre* !

... Vivre *libre* au Québec ?

... *Libre*, vivre Québec ! ?*

De vivre, de Québec, de libre nous avons fait le nouveau triangle, la nouvelle trinité.

Québec	Vivre	Libre
--------	-------	-------

En somme ce que tout jeune québécois qui veut devenir écrivain doit savoir, c'est qu'on n'échappe pas à sa condition de Québécois.

On a beau naître un jour dans les pages roses ou blanches d'un manuel d'Histoire de la Littérature française, croquer les Madeleines de Proust, fréquenter Gide, admirer Michaux, imiter Simon, les racines québécoises deviennent peu à peu les lianes et l'on est tôt ou tard enfermé dans le corral de la Belle Province, tournant en rond derrière le Mur des Lamentations du Québec comme des chevaux sauvages promis aux chiens du docteur Ballard.

Ce que tout jeune écrivain québécois devrait savoir, c'est qu'il n'échappera pas au chantage du Pays, car justement il découvrira ayant perdu sa virginité que ce n'est pas lui qui écrit ses livres (qu'il signe), et *qu'il n'y a au Québec qu'Un seul Ecrivain : NOUS TOUS.***

- A) La littérature québécoise est un texte unique qu'on déroule comme un tapis de catalogue, chaque guénille colorée est un auteur, un livre ; nous n'en sommes pas encore à la littérature individualiste ou anarchique, chaque texte doit donc rentrer dans le *rang* sans quoi il tombe dans l'oubli.
- B) La littérature québécoise est un long texte écrit par plusieurs auteurs qui viennent faire leur numéro puis se retirent, elle a un même ton, une même symbolique ; c'est une course à relais.
- C) Un écrivain québécois ne peut chercher à exister en dehors du texte québécois, il lui faut participer à l'entreprise collective, autrement c'est le néant.
- D) Quand ce qui nous entoure aura été nommé alors, mais alors seulement, pourront s'épanouir des écrivains complets.
- E) Certains s'étonnent de ce que les écrivains québécois cessent de publier très jeune : c'est que de plier son être et son écriture à l'épuisante entreprise du TEXTE QUEBÉCOIS leur retire l'énergie qu'ils mettraient, ailleurs, à continuer « leur » oeuvre.
(Il n'y a pas de meilleur exemple du texte québécois que le spectacle monté par André Brassard qui associait entre autre les textes de Gélinas, Dubé et Tremblay).
- F) Un auteur québécois n'a donc de valeur que s'il participe de façon intense au TEXTE UNIQUE, mais aussi il ne

pourra exister que s'il découvre les clefs du TEXTE national.

La littérature québécoise, en somme, est une *chanson* à répondre qu'on apprend au berceau, un air de folklore que l'on turlute toute sa vie.

Et les quelques écrivains québécois qui ne savent pas turluter (parce qu'ils ont trop appris de chansons françaises) continuent d'écrire mais en vain : ils sont de nulle part.

Le pays Québécois nous fait chanter

Ce que tout jeune écrivain québécois devrait savoir c'est qu'il renonce à *Tout* quand il commence à écrire, parce que son pays, sa jambe perdue, la gare centrale, le Mur, les forêts où sèche la neige, les lacs gris comme des truites, les trottoirs de Joliette, les couleurs de Montréal, le poisson de Trois Pistoles, tout cela ne peut se chanter qu'en trois mots, toujours les mêmes.

VIVRE
QUÉBEC
LIBRE

On pourrait croire sûrement que je radote ?

J'en profiterai donc pour raconter ma simple histoire d'écrivain du Québec.

L'itinéraire que j'ai suivi n'est ni exceptionnel, ni exemplaire, il est probablement semblable à ceux qu'ont découvert plusieurs collègues de ma génération.

De naissance j'appartenais à la petite bourgeoisie, c'est-à-dire à cette classe sociale qui est, en Amérique, la plus mobile de toutes. L'avantage de cette naissance fut de me faire connaître et fréquenter la classe ouvrière, mais aussi — par des études classiques — connaître et fréquenter les bourgeois du pays. C'est-à-dire que je me joignis à ce groupe vague de parasites du Prince qui commente et propose des politiques sans jamais avoir à les appliquer sous le prétexte irréfutable qu'on n'a pas besoin d'être une poule pour savoir si un oeuf est frais.

Arrachées de l'île d'Orléans et de l'île Verte il y a deux générations, mes racines québécoises allaient de Berthierville à Montréal, enjambant le fleuve à Contrecoeur et s'enfon-

çaient dans la Côte-des-Neiges. J'étais éminemment disponible pour le *Service littéraire*. Mais il n'y avait aucun bureau de recrutement : le premier auteur québécois dont j'appris l'existence fut Yves Thériault, à la radio, et le second (il était déjà trop tard, j'avais dix-huit ans) fut Françoise Loranger qui avait écrit *Mathieu*, roman qu'une jolie cousine m'avait prêté...

Si je reconnus dans « Mathieu » le début d'un texte qui m'appartenait cela fut de courte durée car la critique tua l'auteur et le collègue classique où je faisais mes études se chargera du texte : je naquis donc à la littérature par Ronsard et Prévert, je découvris l'impudeur chez Gide, le souffle chez Malraux, l'action chez Sartre et Camus. La littérature canadienne-française restait pour moi au folklore comme on dit au frigidaire pour des denrées périssables.

J'étais — nous étions — (avec un peu de retard) à l'heure de Paris. J'écrivais des poèmes qu'un Belge aurait pu écrire. J'étais citoyen du monde, homme universel, j'avais vingt ans, je partis en Europe, puis en Afrique, j'avais honte du Québec, comme on a honte de sa famille quand on est aliéné, et qu'on reçoit « de la belle visite » dans la cuisine.

(Plus tard un personnage de Pierre Perrault dira qu'il avait honte de sa mère dans les autobus de Saint-Boniface quand elle parlait français) (UN PAYS SANS BON SENS).

J'avais honte de notre langue, de notre politique, de notre pourriture, et j'aurais contresigné cent fois les articles de P.E. Trudeau dans *Cité Libre* (1952) quand il voulait nous sortir de notre « marde », qu'il appelait l'immoralisme québécois. Mais je ne connaissais pas *Cité Libre*.

Revenant au pays, en 1958, j'appartenais à cette race de *retours d'Europe* qui embrassait le Québec du regard avec aux lèvres un « Salut bande de caves ! » retentissant. A cette époque j'écrivis même un long article que j'intitulai « Les demi-civilisés » et que je voulais publier dans *Liberté*. Mes amis, et particulièrement Jean-Guy Pilon et André Belleau me conseillèrent de « dormir sur le texte », d'attendre, ... je ne le représentai jamais. Je commençais de reconnaître que la marde, ça doit s'assumer...

Puis j'entrepris, en terme d'écriture romanesque, un voyage qui fut à la fois géographique et psychique, qui n'était pas un voyage organisé, que je ne reconnus comme tel que bien après l'avoir terminé.

J'écrivis, au début des années 60, *L'Aquarium*, un livre que la critique conclut être le premier « nouveau roman » québécois.

L'histoire ne se situait nulle part, ou alors dans un lieu qui ressemblait à l'Éthiopie, à Haïti, au Mexique, un ailleurs chaud, loin du Québec, un pays de mission puisque, Québécois, nous devions convertir l'univers ; le personnage principal découvrait que les révolutions ne sont possibles que chez soi et il s'échappait à la fin, avec une femme, vers chez lui.

On retrouve le même personnage quelques années plus tard dans « *Le couteau sur la table* » (le premier roman américain) cette fois au Canada. C'est un roman qui devait dire une histoire d'amour entre le héros et une canadienne anglaise, qu'il avait rencontrée à Winnipeg. Mais la tentative de faire coïncider leurs enfances, et leurs espoirs, amène le couple au point de rupture qui est essentiellement une prise de conscience politique analogue à celle du F.L.Q. qui naît au moment où s'écrit le livre, en 1963.

À compter du « *Couteau sur la table* » je découvre combien la tentative d'une oeuvre littéraire « personnelle » est vaine et inutile au Québec. L'évolution des consciences, la lutte des langues, l'apparition du groupe *Parti pris*, la défense du joual, et finalement l'illustration de la marde, la répression, le terrorisme, les trahisons, les ambiguïtés, les générosités, les discours de Gaston Miron (qui donc pourra témoigner de l'ambiguïté intelligente de Gaston Miron !), me font découvrir ce personnage merveilleux qu'est François Galarneau cousin des héros de *L'Aquarium* et du *Couteau*... j'écris donc « *Salut Galarneau !* » (le premier roman heureux) et... me voilà dans le *TEXTE NATIONAL* ! or en plus, géographiquement parlant, le stand de Galarneau est situé dans l'île Perrot, à côté de Montréal : Me voilà donc en plein Québec !

Tout s'est passé comme si, au niveau des romans, j'avais

involontairement fait deux cheminements : l'un (géographique) qui m'amena de l'étranger au pays, l'autre qui me ramena du moi emprunté, étranger aussi, cultivé, classiqué, galvanisé au moi simple de l'enfance. A mesure que mes romans se situaient plus près du pays, c'est-à-dire de la Côte des Neiges, je me rapprochais des valeurs québécoises de mon enfance petite bourgeoise.

Ce cheminement émotif (et littéraire) fut aussi un cheminement politique. Opposé à Duplessis en 58, appuyant la révolution Tranquille en 60, je me découvris très tôt en faveur d'un Québec laïque, socialiste et indépendant.

C'est ce qu'on gagne à lire le *Montreal Star* quand on a douze ans, à admirer les anglais pour tout et rien et à compter dans la famille un premier ministre libéral : un jour on saisit d'un seul coup l'aliénation totale, et l'on voit comme le Québec ne peut exister que s'il se tient debout. Je dois d'ailleurs cette prise de conscience à André D'Allemagne et Pierre Bourgault, deux écrivains, à leur façon, et deux amis de longue date... En fait ce que j'aurais aimé savoir, quand j'étais jeune écrivain, c'est que le TEXTE QUEBÉCOIS s'écrit sur le MUR QUEBÉCOIS DES LAMENTATIONS et qu'il ne me serait jamais possible d'aller plus loin que ce mur.

Or les écrivains ne naissent pas dans les choux, mais dans les bibliothèques ; dans celle où je suis né il n'y avait pas de livres québécois. J'ai donc perdu un temps fou... j'ignorais tout autant le texte national que l'existence du cahier.

(Depuis 8 ans c'est autre chose : les jeunes écrivains du Québec naissent dans des bibliothèques où l'on trouve sur les rayons le TEXTE DES LAMENTATIONS).

Mon plus vif espoir reste donc de voir notre « chanson à répondre » un jour sur toutes les lèvres. Car une fois le Québec libéré, une fois ce pays normalisé, les écrivains pourront alors commencer à écrire comme des écrivains. *Ils pourront être !*

En attendant, ce que tout jeune Québécois qui veut devenir écrivain doit savoir, c'est que le chantage au pays n'est ni le fait des critiques, ni celui d'une chapelle, ce chantage est dans l'air et c'est la seule vraie pollution car *vivant en*

pays occupé, comment avoir une écriture libre ?

Secondairement, le Mur des Lamentations empêche l'imagination d'éclater ; *mais* il est inutile de vouloir sauter par-dessus : *c'est le Mur qui doit sauter.*

On ne gagne rien à faire comme si le Mur n'existait pas, on ne gagne rien à choisir « la magie » pour le faire disparaître.

L'indépendance du Québec, c'est l'entreprise de démolition du Mur des Lamentations. C'est ce à quoi tout jeune écrivain doit s'acharner. C'est ce que nous faisons tous...!

MAIS

Pour tout dire, autant je suis aujourd'hui heureux d'être l'un des écrivains du TEXTE NATIONAL autant j'en ai plein le cul du TEXTE NATIONAL.

Et ceci n'est pas un paradoxe, c'est ce que j'appellerais *l'impatience des demi-libérés...*

Car qu'a-t-on fait au Québécois depuis 10 ans ? On lui a rallongé la chaîne, il a donc des illusions de liberté, mais chaque fois, au bout de sa course, il s'étouffe un *peu plus* car il court de plus en plus vite, pourtant il est *toujours attaché.*

La réaction de certains écrivains est alors de s'enrager contre le TEXTE NATIONAL, d'en souhaiter la disparition. Que cessent les lamentations ! Que l'on s'épanouisse ! Que l'on écrive comme les Américains, etc.

Peine perdue, inutile : le TEXTE NATIONAL n'est pas la chaîne. Et tant que nous ne serons pas dans un pays normal nous devons continuer à nous lamenter ou à nous taire... ainsi le veut la situation, le temps, la théorie, la pratique, la dialectique, le Québec.

Ce que tout jeune écrivain québécois devrait savoir c'est qu'il ne saurait exister qu'à l'intérieur d'une orthodoxie québécoise : l'occupation politique force les occupés à l'homogénéité, on n'a que le temps de la *résistance*, c'est le Maître anglo-américain qui dicte notre conduite puisqu'il nous détermine par sa seule présence.

(Comme le cléricalisme avait fait de nous des anti-cléricaux).

Or pour tout dire, autant je suis fier d'être dans la Résistance, autant j'en ai plein le cul de l'Orthodoxie ; ce n'est pas un paradoxe. C'est que l'orthodoxie est un mal nécessaire mais qui rend craintif, parce qu'au fond le sentier du fascisme reste l'orthodoxie, comme l'anathème est le corridor qui mène au peloton d'exécution...

En période pré-révolutionnaire l'orthodoxie, c'est-à-dire l'adhésion inconditionnelle à certaines données politiques, à des jugements globaux, le rejet de toute ambiguïté, la morale de comboy, etc., s'ils sont exaltants comme une marche militaire n'en mènent pas moins à l'inutile coup de feu. L'Orthodoxie, c'est l'envers de l'anarchie, et donc de la liberté.

Il en va de même en littérature.

Le PROJET NATIONAL d'un Etat laïque, socialiste et indépendant, devient un jour PROJET LITTÉRAIRE.

Puisque la redondance (littérature) se prête bien aux discours ambitieux ; puisque surtout la vie culturelle, l'âme d'un peuple, anime la littérature nationale et vice versa.

LE PROJET NATIONAL (QUÉBEC LIBRE) devient un projet littéraire ; naît alors un jour le TEXTE NATIONAL ; les poètes annoncent l'indépendance et chantent la liberté.

Nous apprenons à *nommer* c'est-à-dire à faire exister (comment s'appellera ton fils ? Portera-t-il ton nom ?) ce qui nous entoure.

C'est assez merveilleux : il nous faut *nommer* les choses, les places, les gens.

Les écrivains se poussent du coude : ils ont ô *accident de l'histoire*, un projet littéraire qui englobe toutes les disciplines des sciences humaines ! (De l'anthropologie en passant par l'histoire, la sociologie, etc.) Qui peut refuser une telle aventure ? Qui peut refuser de tisser le manteau d'un pays qui grelotte ? (Mon pays c'est l'hiver !)...

Qui peut refuser le plaisir de dire l'inédit, de tenter l'ineffable, de donner un nom à ceux qui n'en ont pas ? Une ombre et un soleil à ceux qui n'étaient que fantômes ?

L'écrivain devient sorcier : il est fabricant de mythes, (ses ennemis, ses concurrents, sont le clergé et le publicitaire).

Mais il fabrique tout de même des mythes riches qui l'emportent en profondeur, qui resserrent comme l'eau de la montagne... il n'est pas seul, ainsi ; tout à ses côtés les paroliers font des chansons dans la même veine, les cinéastes des films qui participent au *PROJET NATIONAL*...

Bientôt tous les créateurs ont quelque chose en commun, le public répond, la chanson est née, le chantage suivra.

MADE IN QUEBEC devient un label d'honnêteté, mais le conseil québécois des créateurs, qui siège tous les jours sur le Mur des Lamentations devient de plus en plus orthodoxe : n'a pas le *label* qui veut.

Imperceptiblement ceux qui chantaient le pays découvrent que c'est le Pays qui les fait chanter.

Le *TEXTE NATIONAL* est un projet exigeant et exclusif. Le jeune écrivain québécois est à 35 ans un vieillard.

On ne peut nourrir la littérature et la mythologie sans s'assécher plus rapidement qu'en pays normal.

Le *TEXTE NATIONAL* exige une recherche formelle dont le principal objectif est l'invention d'une langue littéraire qui corresponde à l'originalité du groupe national. Une langue qui soit à celle de la rue Saint-Denis, ce que le français écrit est à la langue française parlée dans l'Hexagone. Car écrire en « bon français » fait de l'écrivain un bon français, probablement, mais certes pas un Québécois.

Le *TEXTE NATIONAL* exige des sujets, des lieux, des paysages, des ancêtres, des intentions, des champs, des fleurs, des oiseaux, des thèmes, des naissances, des amours, des alcools, des voyages, des rêves *MADE IN QUEBEC*.

Le danger qui nous menace est donc comme dans les mariages co-sanguins l'appauvrissement de la race : On mange son sucre d'érable à l'année longue, on décape de vieux meubles ; l'artisanat fleurit comme il fleurit toujours sur les tombes des nations condamnées à mort : puisque l'artisanat, c'est la technologie de la civilisation précédente...

Ce que tout jeune écrivain devrait savoir c'est que le *Service Littéraire Québécois* est une entreprise humaine aussi exaltante que ridicule !

Tous les écrivains du Québec couchent avec la même fille qui s'appelle *Nation*. Mais cette fille n'a pas de maison.

C'est pourquoi on dira de celui qui veut devenir écrivain qu'il est un pionnier : comme les pionniers il lui faudra simultanément construire la maison et baiser la fille, installer l'eau courante, l'électricité, couper le bois, comme *TOUT* faire.

Ce qu'un jeune écrivain québécois devrait savoir c'est qu'il ne pourra exercer sa sexualité de façon normale tant qu'il ne vivra pas dans un pays normal.

Alors, mais alors seulement, le TEXTE QUÉBÉCOIS, LA CATALOGNE NATIONALE, LA CHANSON À RÉPONDRE céderont place à des textes littéraires normaux, c'est-à-dire écrits par des individus pour des individus. Et nous aurons une littérature diversifiée.

La conquête du pays, c'est celle du droit de respirer à son propre rythme. Le MUR des Lamentations c'est la folklorisation que nous imposent les fédéralistes, etc.

Ce que tout jeune écrivain québécois devrait savoir c'est que le *seul* danger qui le menace, est de tant valoriser le MUR de Lamentations que le jour où il faudra laisser derrière soi le TEXTE NATIONAL, il ne puisse le faire, par nostalgie.

Aujourd'hui le service littéraire est obligatoire. De même le port du costume national, du chant national, (vive le Québec libre) du TEXTE national. Etc. Notre vie est une longue St-Jean-Baptiste.

Les jeunes écrivains verront, feront ou vivront l'Indépendance, bien sûr.

Mais nous sommes quelques-uns qui n'accepteront jamais de voir un écrivain se conduire comme un ancien combattant, imposant ses médailles et ses souvenirs de caserne à ceux de son entourage.

Le lendemain de l'Indépendance *nous enterrerons le Texte québécois.*

Et l'écriture sera libre, ou ne sera pas.

JACQUES GODBOUT